EDUQUER OU MOBILISER ?

On peut donc déceler trois étapes dans l'évolution des rapports entre pratique sportive et assistance au spectacle. Tout d'abord, l'une et l'autre sont confondues : regarder et pratiquer, c'est du pareil au même. Ensuite, aux alentours des années 1880, avec l'introduction des sports anglais et le développement du cyclisme, la norme qui définit le sportif, c'est la pratique de l'exercice physique dans un rapport d'affrontement. Le spectateur est alors l'embryon du sportif et le passage de l'un à l'autre s'effectue par le spectacle de la compétition. C'est le schéma élite/masse traditionnel. Construire des stades, garantir le confort des spectateurs, assurer un spectacle sans reproche, cela suffit à forger des masses sportives. Comme le soulignait G. Rozet [65], le pratiquant est un bénédictin, il est le frère prêcheur de l'athlétisme et le stade est son église où viennent se presser les fidèles. Le déplacement des masses, leur communion suffit à leur édification [66] : le contact physique est conducteur de pédagogie. Dans une troisième étape, qui naît au tournant du siècle, ce n'est plus la croyance en une spontanéité qui organise la pédagogie architecturale, mais un schéma plus complexe. Les multitudes qui se rassemblent, que l'on rassemble, ne sont plus considérées comme réceptives, par le simple regard, à la discipline sportive. Il ne suffit plus d'exalter leur ardeur, leur enthousiasme afin qu'elles basculent dans les bienfaits de l'entraînement physique ; la combativité disciplinée des adversaires venant éclairer l'enthousiasme des foules mobilisées, leur indiquer la voie à suivre. Au contraire, entre le rassemblement et la discipline une cassure s'est produite : la massification du spectacle sportif n'est plus la promesse de lendemains athlétiques. Le rapport entre l'un et l'autre n'est plus ni transparent ni linéaire, mais complexe. Ce basculement du discours va donner lieu à deux tactiques des masses lisibles à travers deux manières de concevoir l'architecture des stades.

65. Cf. *Supra.*, 28.

66. Les promoteurs du sport ont utilisé à leur insu la pédagogie des masses à l'œuvre dans la fête et le théâtre révolutionnaire français. Pour la fête, cf. M. Ozouf., *op. cit., passim.*

Une tactique éducative

Elle se donne pour objectif de restaurer une certaine dignité dans le comportement des spectateurs, afin de le rendre adéquat à celui des adversaires qui s'affrontent sur le terrain. Au *fairplay* de ceux-ci doit correspondre la bonne conduite de ceux-là. On rêve ainsi de constituer le spectateur dans ce qui doit être sa différence radicale par rapport au pratiquant : au pire, quelqu'un qui vient goûter dans le calme un pur spectacle, qui va au sport comme on va au théâtre ; au mieux, un croyant de la pratique sportive susceptible d'être transformé en pratiquant (ou encore, un sportif qui vient voir ses camarades s'affronter). On retrouverait ainsi l'exemplarité originaire des premières compétitions — exemplarité par ailleurs toute mythique puisqu'on y pariait et que les vainqueurs recevaient des prix en espèce [67].

Première règle : *il faut que tous puissent tout voir.* On évitera les piliers, ce que permettra dans les années vingt l'utilisation du ciment armé [68] ; « les gradins doivent être suffisamment élevés pour que les spectateurs puissent voir sans être obligés de se tenir debout » [69]. Car se lever, c'est déjà l'embryon d'une agitation qui peut dégénérer. Comme le sportif, le spectateur doit garder son calme en toute circonstance. Le regard sans obstacle favorise ainsi la jouissance tranquille du spectacle. C'est en plus un moyen d'éducation : « on ne sait pas assez, écrit G. Rozet, combien la possibilité de bien voir et de voir commodément aurait vite fait d'éduquer des incompétents et de leur donner la juste idée sportive, esthétique et morale de ce noble jeu d'équipe [il s'agit ici du rugby] » [70]. Si les foules deviennent houleuses, ce n'est pas par l'effet d'une quelconque folie ou aberration collective, c'est parce qu'elles n'en savent pas assez. Leur insuffisante éducation, leur incompréhension est l'agent de leur déraison. L'obstacle du regard revient sans cesse en ce début du XX[e] siècle : le premier stade olympique, celui d'Athènes, restauré en 1896 à l'occasion des premiers jeux, ne permettait pas aux spectateurs de suivre entièrement

67. C'était surtout le cas dans les courses à pieds. Cf. E. Weber, 82-83 et R. Holt, *op. cit.*, chap. 4.

68. Cf. M. Aubert, *Documentation générale pour l'aménagement des terrains de sport*, Paris, 1931.

69. *Ibid.*, 153.

70. G. Rozet, *Les fêtes..., op. cit.*, 250.

le déroulement des concours, en particulier les courses à pied [71] ; celui de Londres, construit pour les jeux de 1908, non plus : cela, non pas parce que la vue était gênée, mais parce qu'il était trop vaste. Il faudra attendre la construction du stade de Stockholm pour les Jeux de 1912 pour que « l'athlète n'y [soit] jamais perdu de vue par le public » [72]. Dans le projet de stade du Berliner Ruder-Club, dont la *Revue Olympique* soulignait pourtant l'exemplarité, un bon tiers des spectateurs ne pouvaient voir les athlètes, tandis que les deux autres ne pouvaient les voir que de loin [73].

Deuxième règle : *faire du stade un monument.* Le concours international en vue de la construction d'une Olympie moderne organisé en 1910 par le CIO nous en fournit un exemple. C'est un effet de masse qu'on attend de cette Olympie. « Une sorte de gravité qui ne sera pas nécessairement austère et peut ne pas exclure la joie devra être répandue à l'entour de façon que, silencieuse dans l'intervalle des concours, elle attire les visiteurs dans une sorte de pèlerinage et leur inspire le respect de lieux consacrés à de nobles souvenirs ou à de puissants espoirs. C'est à l'architecture qu'il appartient d'assurer cet effet avec l'aide de la sculpture et des autres arts décoratifs » [74]. C'est donc un monument imposant à l'imitation de l'antiquité qu'il faut construire — l'antiquité qui a représenté pour une bonne partie du mouvement sportif, et en particulier pour ceux qui ont été les agents de la restauration des Jeux Olympiques, le modèle d'un âge d'or du sport. Il faut faire de l'architecture sportive de masse un lieu de beauté sobre [75]. L'esthétique monumentale se marie aux impératifs techniques, mais aussi à l'hygiène. La sobriété est conçu comme la beauté de l'hygiène. Car le stade doit aussi être un monument sanitaire, comme l'était celui de Stockholm qui, contrairement à celui de Londres en 1908, avait été conçu pour durer. « L'ensemble est d'une harmonie forte, un peu sauvage et qui convient bien à l'idée qu'on se fait d'un temple ou plutôt

71. « En ce qui concerne les lieux de concours, la Conférence du C.I.O. s'est trouvée unanime pour reconnaître que l'ancien stade n'était plus approprié aux besoins modernes et que, ni au point de vue artistique ni au point de vue pratique, les lignes et la forme n'en devaient être données en exemple », « Les décisions prises », art. cité, 88.

72. G. Rozet, *op. cit.*, 156.

73. Article paru en septembre 1909.

74. *Revue Olympique,* sept. 1909, 153-154.

75. Qui n'est pas sans rappeler les projets de cirque de la fin du XVIII[e] siècle. Cf. Fr. Boudon, art. cité et M. Ozouf, *op. cit., passim* et en particulier la conclusion. C'est cette conception qui a aussi guidé l'architecture des monuments nationaux en Prusse dans la première partie du XIX[e] siècle. Cf. G.L. Mosse, *The nationalization of the masses,* New York, 1975, chap. 3.

d'un château fort de l'énergie physique » [76]. Là aussi, l'aspect austère, grave qui caractérise la monumentalité est souligné. Mais c'est l'aspect aseptique plutôt que la magnificence « antique » qui doit ici frapper l'esprit. Le *Stadion* est un temple de l'hygiène qui symbolise la vigueur de tout un peuple. Il matérialise le rêve exprimé par P. de Coubertin : « L'humanité qui se trouve libre de s'adonner au luxe de l'esprit ou à celui de la chair doit, sous peine d'une déchéance rapide et complète, se créer des jardins de bravoure et des piscines de rudesse. Libre à elle de les entourer, ces jardins et ces piscines, de tout ce que l'art et la fortune peuvent y ajouter d'élégance et de raffinement, mais il faut qu'au centre se retrouvent les éléments de vigueur et de volonté qui forment notre hygiène morale et que rien ne saurait remplacer » [77]. Le stade devient un espace où se mêlent le regard et l'action, parachevés par une symbolique sanitaire.

Troisième règle : *sélectionner et répartir les spectateurs.* La grandeur et l'aménagement du stade doivent bien sûr tenir compte du nombre d'athlètes et de la variété des compétitions offertes. Mais il doit aussi tenir compte du nombre des spectateurs. S'ils représentent la plaie du sport, ils lui sont pourtant nécessaire : l'assistance massive doit consacrer l'austérité grandiose des Jeux Olympiques. Ils ne seront ni trop peu, auquel cas les Jeux perdraient leur majesté internationale, ni trop nombreux non seulement pour ne pas « détruire l'esthétisme du cadre » [78], mais surtout parce que « techniquement l'assistance trop nombreuse et où domine l'élément non sportif nuit au sport » [79]. Ce calcul doit s'accompagner d'un triage. La norme qui l'organise est la suivante : « le spectateur idéal en matière de sport, c'est le sportsman au repos qui interrompt son propre exercice pour suivre les mouvements d'un camarade plus habile ou mieux entraîné. Voilà le principe ; on ne peut s'y tenir évidemment ; mais il faut s'en rapprocher. Quant au point de vue artistique, non seulement la grande foule est laide par sa silhouette et sa couleur, mais il n'est pas facile de rendre supportable tout ce que cette foule exige pour être contenue : tribunes, enceintes, barrières, guichets, etc. » [80]. Comment donc s'approcher de ce principe ? Il serait possible d'utiliser un système d'invitation, mais il ne faut pas oublier les contraintes financières. On envisage

76. G. Rozet, *ibid.*, 154.
77. *Revue Olympique*, décembre 1910, 180.
78. « Une Olympie moderne », n° 5, « Les spectateurs », *Revue Olympique*, fév. 1910, 28.
79. *Ibid.*, 27.
80. *Ibid.*, 27.

alors un système mixte où une partie des billets serait vendue très chère, tandis que l'autre serait judicieusement distribuée. On obtiendrait ainsi une double clientèle : d'une part, une population bourgeoise et aristocratique chez laquelle on est sûr de retrouver les règles de bonne conduite inhérentes aux valeurs sportives ; d'autre part, une population sélectionnée « avec tact et intelligence »[81]. Il s'agit donc de sélectionner le public du sport. Mais cela n'est pas suffisant : il faut encore le répartir, en tenant compte de la contrainte de la vision panoramique, de telle sorte qu'il ne fasse pas masse : « il conviendrait d'éviter ces fâcheux gradins où l'entassement s'opère... Vous pouvez chercher à embellir une tribune par tous les moyens et la placer au sein du paysage le plus avenant, elle dessinera presque toujours un bloc hideux. Les pelouses et les terrasses permettent d'éviter cet inconvénient. Là, les spectateurs ont la possibilité de se mouvoir. *S'ils se groupent, c'est pour un instant*[82]. Si les silhouettes de leurs groupements sont vilaines, elles sont du moins changeantes »[83]. Le public sérieux est un public clairsemé. Tactique de décomposition des grosses masses, qu'on met en mouvement afin de les rendre plus maniables.

Ménager un regard sans obstacle, inspirer le respect des lieux, sélectionner et répartir les spectateurs sont les trois axes de cette architecture éducative, de cette « police disciplinaire »[84] qui découpe, hiérarchise, stabilise les foules pour les rendre plus flexibles. On trie le bon grain de l'ivraie : c'est ainsi qu'on forge des masses gouvernables. Car il s'agit bien de *faire la part de l'éducable et de l'inéducable*. La massification du spectacle sportif faisait du stade un mélange incertain, parfois détonnant, où les visées éducatives voisinaient dangereusement avec l'exubérance chaotique de la foule. Ce qui semblait se marier si bien dans le premier projet compétitif devient objet de conflit : l'enthousiasme produit par le rassemblement s'oppose aux tactiques éducatives. C'est pourquoi l'agencement de l'espace vise à dégrossir le « bloc hideux » de la foule, à le tailler, le débarrasser de toutes ses scories. Elle n'orne plus le stade. Et celui-ci est plutôt conçu comme un système d'épuration. Il recompose du contact physique, le dose afin de reconstituer la sociabilité sportive. Car la foule est sans sociabilité, sans lien : elle est là, pure multitude rassem-

81. *Ibid.*, 28.
82. C'est moi qui souligne.
83. *Ibid.*, 28.
84. Je reprends ici à d'autres fins une expression que Michel Foucault utilise pour définir la science : une « police disciplinaire des savoirs », cours au Collège de France, 1976.

blée, toujours susceptible de faire éclater les normes de bonne conduite propre à la compétition. Elle est une espèce désenclavée de toute racine sociale. Or, c'est bien des racines sociales, premier temps de mobilisation, que cette architecture tend à mettre en place afin de construire un peuple à partir de la foule, deuxième temps de la mobilisation. Ces deux temps sont parfaitement mis en évidence par le docteur G. Danjou :

Le cadre ici importe beaucoup pour rendre le jeu utile et sain, la joie réconfortante et douce ; et c'est hors de la ville, fournaise de destruction humaine, loin du café luxueux et du cabaret sombre et sordide, tous deux nuisibles par leur atmosphère délétère et nauséeuse qu'il faut aller chercher ce lieu propice aux ébats. Je n'en connais pas de meilleur que la pelouse, *la jolie pelouse verte... [qui] serait là le grand pèlerinage annuel avec danses locales et chants nationaux : la haine ce jour-là céderait enfin le pas à l'amour, et, libérés pour quelques heures de leurs logis étroits, la pensée affranchie des soucis de l'existence quotidienne, les citadins goûteraient l'illusion de se fondre dans l'harmonie universelle ; un peu de vraie fraternité naîtrait entre les hommes*[85].

— Je ne puis m'empêcher de songer avec tristesse que dans cette ville féerique [il s'agit de Nice] ...pas une âme n'a songé à faire don d'une pelouse pour l'amélioration de la race humaine... Elle coûterait moins cher d'achat et d'entretien cette pelouse qu'une salle d'hôpital, des cellules d'aliénés ou de forçats, des sanatoria pour tuberculeux, des asiles pour enfants arriérés ou idiots, etc., etc., où nous accumulons à grand frais ce que Paul Robin[86] *appelle non sans raison « le fumier humain ». Est-ce sur lui et par lui qu'on compte édifier l'homme de demain, vigoureux, résistant, équilibré, généreux et bon, nécessaire à la société future. Peu importe, semble-t-il. La race chevaline est en pleine prospérité, grâce à une sélection soignée, une hygiène alimentaire constante, le travail quotidien mesuré ; notre vieille race gauloise, qui se reproduit et se perpétue au hasard d'une sentimentalité irréfléchie ou d'une sensualité maladive, fléchit manifestement sous les coups répétés de fléaux ravageurs, dont une meilleure sagesse de vivre pourrait cependant avoir raison*[87].

---

85. G. Danjou, *op. cit.*, 9-10.

86. P. Robin, ancien militant révolutionnaire converti au néo-malthusianisme dont il sera l'un des fervents promoteurs en France. Cf. Fr. Ronsin, « Liberté-Natalité. Réaction et répression anti-malthusienne », *L'haleine des faubourgs, Recherches*, n° 29, décembre 1977.

87. G. Danjou, *ibid.*, 11.

IL EST CRIMINEL DE RESTER FAIBLE

lorsqu'en dépensant 2 fr. 50

vous acquérez le moyen infaillible de devenir fort

Nous avons vendu plus de 50 000 volumes, et de toutes parts, des attestations, des remerciements chaleureux nous arrivent

DES MALADES ONT ÉTÉ SAUVÉS

LES NEURASTHÉNIQUES ont retrouvé la gaîté
LES ÉPUISÉS sont revenus à la vie
LES FAIBLES sont devenus forts
LES MALINGRES sont arrivés à musculer leur corps

Tout le monde voudra être possesseur de ce talisman merveilleux :

COMMENT ON DEVIENT BEAU ET FORT

par ALBERT SURIER

Magnifique ouvrage contenant 103 photographies et gravures

TABLE DES MATIÈRES

Un dimanche qu'il pleuvait. — Qu'est-ce que la Culture Physique ? — De l'entraînement rationnel. — L'entraînement selon les tempéraments. — Méthode du professeur DESBONNET. — Hydrothérapie et Balnéothérapie. — Les plus beaux athlètes formés par la Culture Physique. — De l'entraînement par correspondance. — Des dangers du surmenage. — La moralité de la Culture Physique. — Régime, Alimentation. — L'hygiène, l'alcoolisme, la santé humaine et la Culture Physique. — Le Professeur Desbonnet. — Propagande près des femmes.

Ce livre est envoyé franco et par retour du courrier à toute demande accompagnée d'un mandat postal de 2 fr. 50 au nom de l'Administration de *La Culture Physique*, 48, faubourg Poissonnière.

Le Musculateur à air comprimé

DONNE LA FORCE

LE MUSCULATEUR A AIR COMPRIMÉ

Prix : 25 fr. franco
Appareil extra-fort : 30 fr. franco

Envoyer mandat à l'Administration :
48, Faubourg Poissonnière

Voyez ce bras

Vous pouvez en avoir deux semblables si vous suivez l'entraînement par correspondance du professeur DESBONNET.

Envoi franco d'une notice sur demande adressée à M. J. LEFEVRE, administrateur des Écoles de Culture Physique de Paris, 48, faubourg Poissonnière.

STATUETTES ATHLÉTIQUES

L'Athlète moderne foulant au pied le Microbe, œuvre du sculpteur MASPOLI, champion du monde (amateurs) ; magnifique bronze d'art, hauteur $0^m,45$, monté sur panneau en peluche. Prix de la statuette : 150 fr.
(Joindre 5 fr. pour l'emballage.)

Statuette athlétique du professeur Desbonnet, par René PARIS ; hauteur $0^m,47$.
Prix : 150 fr. en bronze.
(Joindre 5 fr. pour l'emballage.)

Adresser commandes, 48, Faubourg Poissonnière

SWIFT EMBROCATION

La meilleure, la moins chère

Spécialement recommandée
aux SPORTSMEN et aux ATHLÈTES

1 fr. 75 la boite

Joindre 85 cent. pour le port *franco*

On peut se procurer la SWIFT EMBROCATION
AU DÉPÔT GÉNÉRAL PROVISOIRE
48, Faubourg Poissonnière